Deuxième année — N° 14 — Dimanche 7 mai 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires ; à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville). — Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville). — Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c. ; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.) — VÉRITÉ

AVIS

A partir du 8 *mai courant, les bureaux du* SAUVEUR DES PEUPLES *seront transférés* **rue Sainte-Catherine, no 56** *(Bazar-Bordelais), imprimerie BARDET et Comp.*

UN NOUVEAU MESSIE EN AMÉRIQUE

(Suite et fin.)

« Ce sera la vie grande, heureuse, active, produisant toujours, ce qui est loin d'être aujourd'hui.

« Puis ce sont aussi les zouaves de l'art et de la pensée qui grandiront sous ce soleil bienfaisant de la vie sociale. Amoindrie aujourd'hui par la misère et la nécessité du mercantilisme, leurs œuvres pourront prendre un caractère moral et plus élevé comme idéal. Ils ne craindront plus d'être délaissés et frustrés de leur temps, de leurs œuvres et de leurs inventions. Reçues et enregistrées, suivant leur mérite et leur utilité, leurs œuvres pourront être acquises par la société et entrer dans la circulation. Alors, ces savants, ces penseurs, ces vrais créateurs de la société ne mourront plus dans la misère et souvent dans l'oubli, mais seront fêtés, soutenus au contraire comme des bienfaiteurs de l'humanité. Arrivés à une certaine notoriété et pensionnés pour leurs services, ils entreront dans des académies où ils examineront et féconderont en commun les idées nouvelles. De la sorte, les richesses matérielles, morales et intellectuelles s'agrandiront de toutes parts. Il n'y a pas jusqu'à l'œuvre individuelle, se faisant concurremment à celle de la société en toute liberté, qui n'apportera son contingent d'expérience, d'idées, de procédés nouveaux que la société pourra adopter moyennant indemnité. Chacun recevra proportionnellement à ses efforts, sera libre de son travail et de son produit ; — enfin, l'enfance, l'infirmité et la vieillesse trouveront toujours un appui fraternel de la part de la société.

« Vous le voyez donc bien, mes amis, mes frères, que tout concourt à cette transformation si désirée par le plus grand nombre. Ce sont l'idée générale, la science, la morale, l'économie et jusqu'au zouave qui apportent leur contingent. Mais entre tous ces éléments, avant de nous séparer pour porter cette bonne nouvelle à tous les points du globe, je vous recommande surtout de nous constituer moralement et intellectuellement, car si nous n'avons que des appétits ou des instincts ténébreux et limités à nous-mêmes, nous serons impropres à entrer dans cette unité. Rappelez-vous qu'aux grandes choses et aux grandes actions il faut les grandes idées et les grands sentiments. Si donc vous voulez la grande liberté, la grande fraternité et la grande égalité, appartenez-vous d'abord avant comme après ; puis faites rayonner ces sentiments, ces pensées qui vous relient à l'universalité ; et surtout ayez le même droit et le même devoir de vous y élever. Car ce n'est qu'avec cet idéal que vous vous appartiendrez véritablement, que vous vous épanouirez avec puissance dans l'immensité et que vous pourrez atteindre ceux qui déjà embrassent cette grande unité, vous fécondent de leurs effluves et profitent à la fois de tous vos progrès. »

A ces mots, la parole de notre Messie s'arrêta ; ses yeux, comme le ciel, s'étaient voilés. Un nuage de poussière s'élevait de la terre comme pour nous arracher à notre rêve. C'étaient d'une part le monde physique qui pesait sur notre esprit, et de l'autre des armes, des cavaliers qui s'avançaient pour nous rappeler que la force, l'oppression régnaient encore sur le monde. Alors, nous nous rappelâmes que, venus dans ce pays pour le percement de l'isthme, pour mettre les nations en communication par la mer, nous avions été cernés et internés pour ce crime. Ainsi, il fallut se séparer : lui et ses Indiens pour fuir sur la montagne, et nous pour rejoindre le dépôt dont nous nous étions éloignés pendant la nuit. Cependant, dans notre retour, nous eûmes encore le bonheur d'une rencontre qui nous fit oublier un instant ce qu'il y avait eu de poignant dans notre séparation avec notre nouvel ami. C'était un essaim de jeunes filles qui, plus belles que les pythonisses et les Velléda de l'ancien temps, nous accompagnaient, pleines et d'attention et de dévouement, malgré le triste aspect de notre escorte. Les yeux rayonnant vers le ciel et parfois vers leurs nouveaux convertis, elles portaient des fruits, des fleurs sur leurs têtes pour nous adoucir les peines du trajet. Mais arrivés à notre dépôt, il fallut, hélas ! nous séparer. La main dans la main et les yeux sur les yeux, nous nous dîmes que, si bien unis par le cœur et la pensée, nous nous reverrions ici-bas ou ailleurs.

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VIII *(suite)*.

Le 15 février, quelques jours après la réorganisation du duché de Modène, dont la souveraineté fut attribuée à l'archiduc François, le roi de Naples, Joachim Murat, déclara la guerre à la France. Cet acte, bien qu'il accrût les difficultés de la situation d'Eugène, le soulagea cependant d'un grand embarras. Depuis l'entrée des Napolitains en Italie, leur situation officielle et les ordres de Napoléon qui prescrivaient de les ménager, en liant les mains au vice-roi, leur avaient permis de commettre impunément leurs hostilités. Cet état de choses, pour peu qu'il eût encore duré, eût pu compromettre gravement l'armée franco-italienne. Eugène s'était déjà préparé à soutenir la diversion que les Napolitains allaient faire incessamment sur le Pô ; la victoire du Mincio, en paralysant le maréchal de Bellegarde de l'autre côté de la rivière, lui donnait une plus grande liberté de mouvements. Néanmoins, il se trouvait dans une de ces situations accablantes qui demandent un effort de génie. L'armée napolitaine, jointe au corps autrichien du feld-maréchal Nugent, avait entre les mains les États romains, Ferrare, Bologne, Modène, Reggio ; Plaisance aussi se trouvait menacée et, avec elle, les communications de l'armée. Les ennemis, Anglais, Autrichiens, Sardes, Napolitains, Siciliens, inondaient la Savoie, le Valais, le grand Saint-Bernard, la Suisse toute entière ; Gênes allait succomber sous les efforts des Anglais qui se préparaient à l'attaquer ; Venise était étroitement bloquée, et le maréchal de Bellegarde, contenu par la présence d'Eugène, prenait ses mesures pour profiter du premier mouvement qui le découvrirait. Distraction faite des garnisons disséminées dans les places fortes, le vice-roi n'avait sous lui que 35,000 hommes à opposer aux armées autrichienne et napolitaine.

Depuis le 27 janvier, un détachement de celle-ci était devant la citadelle d'Ancône. Le siége en fut poussé avec vigueur : elle se rendit, à demi ruinée, le 18 février, et sa garnison fut remise aux avant-postes français, sous l'engagement de ne pas porter les armes, durant un an, contre les alliés.

Joseph Fouché, duc d'Otrante, s'aboucha avec le général comte Joseph Lecchi, pour l'évacuation de la Toscane et des États romains, ainsi qu'il en avait pleins pouvoirs. Il conclut une convention à Lucques, le 24 février : l'évacuation avait commencé antérieurement à cette date ; elle fut achevée vers le milieu de mars. Les conditions furent assez mal exécutées par le roi de Naples : celles des garnisons qui devaient se rendre à Marseille sur des vaisseaux fournis par lui, durent retourner en France par terre.

Depuis, rentré en France, j'ai gardé ce souvenir ainsi que celui des paroles, des instructions de notre excellent et adorable Messie. C'est ce que j'ai essayé de traduire ici aussi bien qu'il m'a été possible de le faire. Je sens qu'il faudrait beaucoup mieux; mais comme je ne suis pas seul à l'œuvre, j'espère que l'idée et la forme se complèteront.

Alex. RAISANT.

(Extrait de l'*Europe*, de Francfort.)

Il est bien évident que le héros dont M. Raisant nous décrit ainsi l'histoire est un médium inspiré comme il en existe tant en Amérique, comme il s'en développe chaque jour dans nos contrées de l'ancien continent. Qu'il ait attribué à ce personnage le titre de *Messie,* cela importe peu au fait en lui-même, et il ne faut en chercher d'autre cause que la nécessité de donner un titre à l'article. La preuve, du reste, que le rédacteur de l'*Europe* n'a été préoccupé que de cette idée, c'est que son héros lui-même se défend d'être une exception dans l'espèce humaine; il le dit tout au long dans ce passage : « Enfants, ce qui vous semble étrange chez moi, dans son intensité, n'est cependant qu'*un fait commun à tous,* quoique à différents degrés. » A-t-il voulu indiquer autre chose que tous nous sommes médiums, plus ou moins flexibles, les uns de telle manière, les autres de telle autre?

En reproduisant en son entier l'article du journal l'*Europe;* nous avons eu pour but de mettre nos lecteurs à même de juger de la similitude de la plupart des idées qui y sont développées avec celles qui appartiennent à notre doctrine, en ce qui touche les phénomènes spirites, la croyance à la vie future, à une existence antérieure, à la récompense et au châtiment selon nos œuvres, et enfin à la résultante de toutes les forces de la raison alliée à la foi, la *Fraternité universelle.*

A. L.

LES TROIS VISITES

Nouvelle tirée de la Semaine littéraire du *Courrier des États-Unis.*

(Suite et fin.)

Déjà la plaine brûlait; les soldats se baissaient tour à tour. Alors l'on entendait un léger pétillement dans les herbes; puis l'on voyait rouler d'abord horizontalement, puis se redresser et monter en spirale une colonne de fumée, d'où la flamme se dégageait ensuite comme une déesse rayonnante de splendeur et secouant sa chevelure noire. Les allumettes chimiques — arme innocente et ridicule ici, arme terrible en Afrique — se multipliaient entre les mains des exécuteurs de la razzia. Quand la moisson fut tout en feu, la colonne se rallia pour gravir la montagne; elle se glissa à travers les ravins et les vallées, dans une gorge transversale formée par une crevasse gigantesque du rocher, et descendit le flanc méridional du Djebel en poussant des hourras. Toujours la terrible allumette faisait éclater sa flamme verdâtre. Les genévriers se consumaient avec une forte odeur d'encens et des jets d'un gaz bleu et jaune.

Les Français n'avaient fait que descendre la pente en courant, et déjà le village arabe brûlait comme un feu de paille. Quelques Arabes sortis des maisons incendiées échangèrent des coups de fusils avec les spahis, sans beaucoup de dommages de part ni d'autre. Cependant il y eut deux ou trois hommes blessés, et le major Banis leur donna les premiers soins, pendant que la colonne, parvenue au pied du Djebel-Ammer, regagnait la vallée à l'abri d'une rampe naturelle de granit. L'incendie suivait les soldats de si près, qu'il semblait les poursuivre. Ils gagnèrent la vallée; la flamme se tordit derrière eux comme un serpent. Enfin ils firent halte sur les bords de l'Oued, où les dernières traînées de feu vinrent expirer en sifflant.

Le jour était venu.

La plaine, le village et le fleuve du Djebel se confondaient dans un lac de feu, dont les vagues, poussées par le vent, atteignaient les masses profondes des forêts suspendues aux crêtes de la montagne; et bientôt le Djebel se couvrit d'un grand diadème de flammes. Le soleil, dont les rayons perçaient difficilement l'atmosphère ardente et lourde de cette fournaise, lui donnait une mate et raide couleur de cuivre rouge en fusion.

Le général Vergamier n'était plus avec son escorte. Dès le commencement de la razzia, il avait mis pied à terre, et après avoir confié son cheval à un chasseur, il s'était plu à gravir le Djebel par un âpre sentier qui demandait un œil sûr et un pied agile.

Perdu dans ses pensées, Vergamier ne remarqua pas qu'à sa droite régnaient des rocs infranchissables qui s'élevaient comme un mur entre sa troupe et lui. Cependant il entendait distinctement la crépitation de la flamme et les dernières détonations de la fusillade répétées par mille échos. Il montait toujours, appuyé sur son sabre.

Bientôt la flamme cessa de lui envoyer ses ardentes réverbérations; déjà le sentier tournant s'éloignait assez du ravin où défilait la colonne, pour qu'il n'entendît plus ces bruits formidables de combat et d'incendie. La montagne rentra dans l'éternel silence.

Le général était arrivé à un grand plateau chargé de terre végétale, où commençait la forêt de l'Ammer. Rien de plus triste et de plus imposant que ces massifs profonds où dominait le vert obscur des cyprès au tronc aride. Vergamier s'y enfonça d'un pas rapide. Le sol était hérissé de fragments de feldspath âpres et coupants, débris de rochers broyés par une tempête. Ses pieds s'y hachaient comme au tranchant d'un rasoir. Mais Vergamier semblait devenu insensible à toute douleur physique. Il s'arrêta pourtant près d'un torrent vomi du haut d'un roc d'une élévation prodigieuse, et but une gorgée d'eau dans le creux de sa main. Puis il s'assit sur une racine moussue, et il médita longtemps.

Comme si ce moment eût été une époque solennelle, il évoqua tout son passé : il revit les plaines blanches de sa Champagne natale; et Saint-Cyr, aux retraites claustrales; et Sidi-Ferruch et ses premières armes; puis Paris baigné dans ses brumes bleues, Paris géant, Paris illuminé; et les Tuileries, où sa valeur avait été accueillie et récompensée; et le Palais-Bourbon, où des acclamations bruyantes avaient accueilli sa visite; et le petit salon de Nanteuil, le poète, avec sa douce intimité et son luxe d'artiste; et tous ceux qu'il avait aimés. ... et Georges!

Il releva la tête subitement.

Au-dessus de lui, rien que le rocher haut de cent toises et des spirales d'arbres noirs; pas de ciel.

Auprès de lui, debout près d'un cyprès, un homme.

— Georges! s'écria-t-il.

Et il cacha sa tête dans ses mains.

. . . .

Dès huit heures du matin, le major Banis, inquiet de l'absence prolongée du général, fit une battue dans la montagne avec quelques spahis. Vers le milieu du jour, ceux-ci trouvèrent, au plus profond d'un ravin très abrupte, le corps de Vergamier entièrement mutilé par une chute horrible. Les soldats pensèrent que leur général avait été précipité par quelque Arabe embusqué derrière un taillis. Mais le major Banis comprit seul qu'Étienne Vergamier avait reçu la troisième visite de Georges. — Auguste VITU.

COMMUNICATIONS SPIRITES

INSTRUCTION SUR LA DOULEUR.

Lorsque je vis le fleuve amer emporter dans son irrésistible cours la dernière, la plus chère épave de mon bonheur, je tombai sur les cailloux de la plage, frappé d'un indéfinissable anéantissement. J'espérais que l'ÊTRE allait s'arrêter, que la souffrance briserait

---

Pendant ce temps, les Napolitains s'avançaient sur Plaisance. Le général Severoli, qui se trouvait alors sur le bord de la rivière de l'Enza, rétrograda sur Plaisance. Le général Nugent et l'armée napolitaine s'arrêtèrent à quelque distance de cette ville. 300 hommes, que le premier avait détaché sur Borgo-di-Taro, furent rejetés, le 18 février, sur Fornovo. Le général Grenier, chargé par le vice-roi des opérations sur la droite du Pô, ne tarda pas à arriver. Ses reconnaissances ayant fait replier les postes ennemis de Castel-San-Giovanni et d'Agazzano derrière la Nura, il prit position sur cette rivière.

Le 25, Nugent, qui se trouvait sur l'autre rive, ayant fait un premier mouvement de retraite, Grenier tomba sur lui et le refoula au-delà du Taro.

Sur ces entrefaites, un détachement austro-napolitain s'était avancé, par ordre du général Nugent, sur Casal-Maggiore, qu'il surprit, et avait jeté un pont sur le Pô, à Sacca. Le général Bonnemain, que le prince Eugène envoya sur ce point, emporta le pont, qu'il détruisit, et s'empara de la plus grande partie des bateaux qui le composaient. Quelques jours plus tard, le 1er mars, le vice-roi chassa les ennemis de la ville de Guastalla. Il y laissa le général Villata.

Le passage du Taro par le général Grenier, joint à l'occupation de Guastalla, donna une nouvelle impulsion de retraite à l'ennemi. Son arrière-garde, que la brigade du général Stahremberg formait, eut à soutenir l'attaque des Français; elle ne put tenir sous leurs charges. Dans le but de la dégager, les ennemis jetèrent des troupes dans Parme.

Le général Grenier fit aussitôt entourer la ville. La colonne ennemie qui avait été chassée de Sacca s'en approchant en ce moment, Grenier poussa sur elle sa cavalerie, qui la mit en déroute et lui enleva un nombre considérable de prisonniers. En même temps, les troupes françaises entraient dans Parme. Les Autrichiens qui s'y trouvaient n'avaient fait qu'une faible résistance; ils mirent bas les armes.

Grenier continua à suivre l'armée ennemie : une extrême arrière-garde fut défaite, à Reggio, par un détachement de cavalerie française.

Le 5 mars, Eugène envoya une reconnaissance sur Ostiglia, qui servait de nœud aux communications de l'armée austro-napolitaine avec l'armée autrichienne proprement dite. Elle rejeta sur cette place les avant-postes ennemis et rasa les retranchements de Sustinente, qui la couvrait du côté de Mantoue. Le maréchal de Bellegarde resserra ses troupes et revint à Vérone, où il établit son quartier-général. Ces mouvements firent abandonner le pont de Borghetto.

Sachant qu'une partie des troupes françaises qui étaient devant lui avait été rappelée sur le Mincio, le roi de Naples tenta de se porter en avant du côté de Plaisance. Il renversa l'avant-garde placée à Rubiera et s'approcha de Reggio. Le général Severoli s'avança au-devant de lui; malgré son extrême supériorité, Murat eut peine à refouler ce faible corps dans la ville : celle-ci fut attaquée sur-le-champ et se défendit avec une telle vigueur, que l'on traita pour son évacuation. Les généraux Soulier et Rambourg en sortirent et vinrent rejoindre le général Gratien sur l'Enza; celui-ci repassa le Taro presque aussitôt.

les rouages corporels... Hélas! ce n'était que la faiblesse tombant sous la charge. C'était l'agonie de mon cœur; mais la douleur implacable veillait sur sa proie, elle me rendit le sentiment. Alors, me trouvant face à face avec elle dans mon désert, je l'interrogeai, lui demandant de m'expliquer d'où lui venait son implacable pouvoir sur l'humanité. Elle me répondit :

« Je suis née du *mal* et de la *justice;* le mal m'a engendrée dans le crime ; c'est par lui que m'ont été données les aspirations matérielles, c'est à lui que je dois les révoltes contre la sagesse qui me dit d'éviter les dangers. Venant par les vices, fille du mal, je l'aime, et vais m'alimentant aux sources empoisonnées qu'il me désigne comme étant les seules où je puisse étancher la fièvre qui me consume ; les souffrances physiques sous toutes les formes me font un cortége ; la *débauche* me verse le poison qui rongera les os ; la *gourmandise* appelle la maladie ; le *désordre* fait asseoir la misère près des cendres refroidies du foyer de la famille ; et mon nom glace d'épouvante, tant que la voix de la *justice* n'a pas expliqué que la fille du mal peut être baptisée et régénérée par l'eau des pleurs. O toi que je visite, humanité, ne murmure pas en me recevant ! Car, répétons-le, la fille du mal est, ne l'oublie pas, fille de la *justice;* c'est elle qui me purifie et me rendra digne de comprendre la mission qui m'est départie dans un but providentiel ; la justice *m'impose par amour;* j'ennoblis l'âme qui me reçoit avec résignation ; ma nature est un des mystères que la foi a expliqués.

« Je serai sur votre terre tant que le mal, mon générateur, ne sera pas tué par le bien ; à cette heure sera proclamé le règne du Très-Haut sur votre globe.

« Alors, mon œuvre terminée, je reprendrai mon nom donné par Christ, la *charité,* et tous me béniront, car par la douleur ils auront été régénérés et appelés au céleste bonheur.

« Tarissez donc vos pleurs, vous tous que *j'épure* au nom de la justice ; relevez-vous ; marchez avec la force que donne l'espoir ; aimez la douleur..... » Et celle que j'avais interrogée me prit par la main et me releva : « Va, me dit-elle, par la voie que j'ai tracée pour toi ; ne cherche pas à m'éviter, car tu me forcerais à doubler ta charge ; appelle à toi la foi, elle est la seule qui puisse alléger la souffrance ; sans elle, la *résignation* est l'*égoïsme* qui veut m'oublier. Garde-moi, porte-moi comme un cilice : les regrets sont une des feuilles de la palme des martyrs. »

Seigneur, Seigneur, ne me laissez jamais oublier les enseignements de la douleur !

Esprit protecteur.

(Paris. — *Médium*, Mme *H. Dozon.*)

La communication qui suit témoigne de la concordance qui existe entre les enseignements donnés sur le même sujet :

LISBETH

ESPRIT SOUFFRANT

D. Voulez-vous me donner quelques détails sur votre position et la cause de vos souffrances?

R. Sois humble de cœur, soumise à la volonté de ton Dieu, patiente dans les épreuves, active dans les bonnes œuvres, charitable pour les pauvres, encourageante pour les faibles, chaude de cœur pour toutes les souffrances, et tu ne subiras pas les tortures que j'endure.

D. Si les fautes opposées aux qualités que vous me signalez vous ont entraînée, vous paraissez les regretter; votre repentir doit vous soulager?

R. Non. Le repentir est stérile quand il n'est que la conséquence de la souffrance. Le repentir productif est celui qui n'a pour bases que le regret d'avoir offensé Dieu et l'ardent désir de réparer. Je n'en suis pas encore là, malheureusement. Recommande-moi aux prières de tous ceux qui se consacrent aux souffrances; j'en ai besoin.

D. Je ferai ce que vous désirez. Voulez-vous me donner quelques détails sur votre dernière existence? Il peut en résulter un enseignement utile pour nous, et vous rendrez ainsi votre repentir productif.

R. *(Grande indécision avant de répondre.)* Je suis née dans une condition élevée. J'avais tout ce que les hommes regardent comme la source du bonheur. Riche, j'ai été dure et égoïste. Belle, j'ai été coquette, indifférente et trompeuse. Noble, j'ai été ambitieuse. J'ai écrasé de mon pouvoir ceux qui ne se prosternaient pas assez bas devant moi, et j'écrasais encore ceux qui se trouvaient sous mes pieds, sans penser que la colère du Seigneur écrase aussi, tôt ou tard, les fronts les plus élevés !

D. Pouvez-vous me dire à quelle époque et dans quel pays vous viviez? dans le cas seulement où cette question n'aurait rien qui pût vous offenser ou vous paraître indiscrète.

R. *(Après beaucoup d'indécision.)* Merci. Je vivais il y a environ 150 ans, en Prusse.

D. Depuis ce temps n'avez-vous fait aucun progrès comme Esprit?

R. Non. La matière se révoltait toujours. Tu ne peux comprendre l'influence qu'elle exerce encore malgré la séparation du corps et de l'esprit. L'orgueil, vois-tu, vous enlace dans des chaînes d'airain dont les anneaux se resserrent de plus en plus autour du misérable qui lui abandonne son cœur! L'orgueil! cet hydre aux cent têtes toujours renaissantes qui sait moduler ses sifflements empoisonnés de telle sorte qu'on les prend pour une musique céleste ! L'orgueil ! ce démon multiple qui se plie à toutes les aberrations de votre esprit; qui se cache dans tous les replis de votre cœur; pénètre dans vos veines, vous enveloppe, vous absorbe et vous entraîne à sa suite dans les ténèbres et la géhenne éternelle ! Oui, éternelle ! ! *(On sentait une sorte de désespoir dans la manière convulsive dont ces derniers mots ont été écrits.)*

— Vous savez bien que les peines ne sont pas éternelles; la miséricorde, la justice et l'amour du Dieu de bonté sont trop grands pour cela.

— Éternelles, crois-moi ! Il peut y avoir un terme, on le dit; mais où? Je le cherche depuis longtemps et ne vois que souffrance toujours, toujours, toujours !

D. Aviez-vous été déjà demander l'assistance des prières?

R. Non.

D. Comment êtes-vous venue ici aujourd'hui?

R. Il m'y a conduite.

D. Pouvez-vous me dire qui vous a conduite?

R. Un Esprit qui me suit souvent.

D. Avez-vous remarqué depuis quand vous le voyez?

R. *(Arrêt et incertitude comme si l'Esprit réfléchissait.)* Il n'y a pas longtemps.

D. Et depuis quand vous rendez-vous compte des fautes que vous avez commises?

R. *(Ici il y a eu longue réflexion, puis tout-à-coup l'Esprit a écrit avec une grande promptitude.)* Oui, tu as raison, c'est alors que je l'ai vu.

D. Ne comprenez-vous pas maintenant le rapport et l'aide *visible* que vous prête votre Esprit protecteur? Voyez comme origine de cet appui l'amour de votre Dieu et comme but son pardon et sa miséricorde infinis.

R. Oh ! que je le voudrais !

— Je crois pouvoir vous le promettre au nom sacré de notre Dieu qui n'a jamais été sourd à la voix de ses enfants en détresse. Appelez-le du fond de votre repentir, il vous entendra.

— *(Grande indécision.)* Je ne peux pas; j'ai peur !

— Aimez votre Dieu et ne le craignez pas. Prions ensemble, il nous entendra.

Après la prière :

— Êtes-vous encore là?

— Oui, merci, ne m'oublie pas.

— Venez vous inscrire tous les jours.

— Oui, oui, je reviendrai toujours.

INSTRUCTION DU GUIDE

Nous avons fini pour aujourd'hui, mon enfant. N'oublie jamais les enseignements que tu puises dans les souffrances de tes protégés et surtout dans les

---

L'armée napolitaine marcha un peu en avant; mais elle n'osa pousser trop loin, de crainte qu'Eugène, qui la surveillait, ne détachât contre elle une forte partie de son armée.

Le vice-roi employa la journée du 10 mars à faire faire de nombreuses reconnaissances sur le maréchal de Bellegarde : de tous côtés, elles culbutèrent ses avant-postes, et plusieurs d'entre elles en vinrent aux mains avec l'ennemi. Celui-ci se concentra davantage et rétrograda un peu : il est assez surprenant que l'armée autrichienne, forte de 60,000 hommes, et secondée par les opérations des Napolitains, ait ainsi reculé devant les 30,000 hommes du prince Eugène.

Une reconnaissance, que celui-ci envoya sur le roi de Naples, força quelques avant-postes.

Le 15 mars et le 1er avril, une flottille italienne et une flottille autrichienne en vinrent aux mains sur le lac de Garda. Dans les deux rencontres, la première remporta la victoire.

Devant Venise, il ne s'était passé rien de bien important : il y avait eu quelques mouvements dans les lagunes, et il s'était livré un léger combat sur le canal delle Tresse. La garnison du fort de la Cavanella, enveloppée par la prise de la redoute de Sainte-Anne, s'était fait jour au travers des ennemis et avait rejoint les siens.

Un corps de troupes de différentes nations, et principalement anglaises, débarqua à Livourne et se dirigea sur Gênes, par la rivière du Levant. Le roi de Naples l'ayant appris, se mit de nouveau en mouvement vers Plaisance, ce corps devant se rallier à lui près de là.

Le passage du Taro et celui de la Nura occasionnèrent deux combats; les Français défendirent courageusement leurs positions, mais ils durent céder au nombre.

Le 15 avril, il y eut un combat sous les murs de Plaisance : un poste français, établi à Rudanico pour couvrir Galiano, fut rejeté au-delà de ce dernier lieu après une longue résistance. D'un autre côté, le couvent de San-Lazzaro, dans lequel s'étaient retranchées des troupes du général Maucune, tomba entre les mains des Napolitains à la suite d'une lutte opiniâtre.

Pendant que ces événements se passaient en Italie, les Bourbons étaient rentrés en France et avaient rétabli, tant bien que mal, le trône de leurs pères sur les débris de l'Empire. La paix que Louis XVIII ramenait dans sa patrie allait rappeler dans leurs foyers les troupes françaises d'Italie. Le vice-roi et le maréchal de Bellegarde nommèrent, chacun de leur côté, des plénipotentiaires pour arrêter les conditions de l'évacuation. Une convention fut conclue, le 16 avril, au château de Schiarino-Rizzino, près de Mantoue.

Jaloux d'assurer l'indépendance aux peuples qu'il avait gouvernés pendant près de dix années, le prince fit stipuler dans la convention, art. 8, « qu'une députation du royaume d'Italie pourra se rendre au quartier-général des Alliés, et dans le cas où elle ne recevrait pas une réponse satisfaisante pour toutes les parties, les hostilités ne recommenceront entre les troupes autrichiennes, les alliées et celles du royaume d'Italie, que quinze jours après avoir reçu la décision des puissances alliées. »

(La fin au prochain numéro.)

causes de ces souffrances. Qu'elles vous servent à tous d'enseignement pour vous préserver des mêmes dangers, des mêmes châtiments. Purifiez vos cœurs, soyez humbles, aimez-vous, aidez-vous et que votre cœur reconnaissant n'oublie jamais la source de toutes grâces, source intarissable où chacun de vous peut puiser avec abondance. Source d'eau vive qui désaltère et nourrit à la fois. Source de vie et de bonheur éternels! Allez-y, mes bien-aimés; puisez-y avec foi; jetez-y vos filets, et ils sortiront de ses ondes chargés de bénédictions.

Répandez-les autour de vous, ces bénédictions; faites-en part à vos frères en les avertissant des dangers qu'ils peuvent rencontrer. Répandez les bénédictions du Seigneur, elles renaissent sans cesse, et plus vous les verserez autour de vous, plus elles se multiplieront. Vous les tenez en vos mains, car en disant à vos frères : là sont les dangers, là sont les écueils, suivez-nous pour les éviter; imitez-nous, nous prêchons d'exemple! vous répandez les bénédictions du Seigneur sur ceux qui vous écoutent.

Bénis soient vos efforts, mes bien-aimés. Le Seigneur aime les cœurs purs, méritez son amour.

SAINT PAULIN.

J'ai été surprise que deux fois cet Esprit ait pris la qualité de saint. Répondant à ma pensée, il a continué :

— Oui, c'est moi qui ne veux pas que tu confondes avec ton ami qui prend ce nom. Apôtre de la foi, de la miséricorde, de la charité, j'aime les cœurs purs, miséricordieux et charitables et ferai mes efforts pour vous rendre tous dignes de parvenir à la paix du Seigneur.

Qu'il vous l'accorde telle que je vous la désire!

D. Voudrez-vous bien nous continuer vos instructions?

R. Oui, je te le promets. Nous servons avec bonheur les intentions de ceux qui veulent le progrès de leurs frères.

LA FÉE AUX LILAS

Adieu, frimas et glace!
Salut au gai printemps
Qui vient et qui remplace
La neige et les autans!

Déjà monte la sève
Jusqu'au bout des rameaux;
Déjà Phébus se lève
Au doux chant des oiseaux.

Le bourgeon sur sa tige
Grossit et va s'ouvrir,
Admirable prodige
Que l'œil voit s'accomplir.

Puis de fleurs odorantes
Les arbres sont couverts;
Les feuilles verdissantes
Frémissent dans les airs.

Tout renaît, tout s'agite,
Plantes, fleurs, vermisseaux;
Et le soir dans leur gîte
Gazouillent les oiseaux.

Aussi dans le bocage
Le rossignol, au jour,
Dit-il en son langage
Sa romance d'amour.

Le lilas sur sa branche
S'entr'ouvre au doux zéphir,
Fleurit, ondule et penche
Ses gerbes de saphir.

C'est la fleur printannière
Que l'on aime à cueillir;
La fleur qui, la première,
D'espoir fait tressaillir.

Et quand la jeune fille,
Debout dès le matin,
Dépouille la charmille
De sa gentille main,

Son corps souple se penche,
Onduleux et coquet :
« Encore cette branche,
« Dit-elle, à mon bouquet... »

Mais la branche animée
A murmuré tout bas :
« Grâce, ma bien-aimée,
« Ne me détache pas...

« Laisse-moi vivre encore
« Parmi ces douces fleurs,
« Dans ce lieu que j'adore,
« Témoin de mes douleurs...

« Je suis l'esprit de ce parterre;
« J'y vis d'amour, de souvenirs.
« Chaque printemps me voit sur terre,
« Où l'on entend mes longs soupirs.

« C'est qu'autrefois dans ce lieu même,
« Où je te vois, belle à ton tour,
« J'ai tout quitté, tout ce que j'aime,
« Surtout l'enfant de mon amour.

« Depuis ce temps, âme envolée,
« Trop tôt, hélas! pour ton bonheur,
« J'erre partout dans la feuillée,
« Cachant ma peine et ma douleur!

« Mais quand je vois ton front si rose,
« Ton doux visage et tes attraits,
« Avec amour je me repose
« Dans ces lilas touffus et frais...

« De mon haleine je caresse
« Tes blonds cheveux aux reflets d'or;
« Et quand j'admire ta jeunesse,
« Je suis bien plus heureuse encor!

« Enfant, sur toi toujours je veille,
« Et le reptile venimeux,
« Qui sous les fleurs souvent sommeille,
« A mon aspect fuit de ces lieux!

« Quand tu poursuis dans la prairie
« Le papillon trop inconstant,
« Je suis tes pas et je te crie :
« Il fait bien chaud; prends garde, enfant!

« Dès que le soir étend son ombre,
« Que la fraîcheur te fait rentrer,
« Que la charmille devient sombre,
« Près de ton lit je vais errer...

« Je suis présente à ta prière,
« Où tu découvres tout ton cœur;
« Et quand tu penses à ta mère,
« Moi je tressaille de bonheur!

« Enfin, je t'apparais en songe,
« Tu me souris; ivre d'amour,
« Dans les délices je me plonge
« En te berçant jusques au jour!

« Alors je fuis... douleur amère!
« Et dans ce lieu je viens, hélas!
« Dieu le permet. Connais ta mère :
« Je suis la fée aux frais lilas!...

(Médium, M. J. C. A. R.)

15 Avril 1865.

On lit dans la *Gironde :*

« M. Home, le célèbre médium, était en soirée il y a dix-huit mois à Dieppe, chez Mme Milner Gibson, femme du ministre du commerce d'Angleterre. Après avoir épouvanté l'assistance par différentes manifestations surnaturelles, Home prédit que le président des États-Unis serait assassiné avant deux ans. Mme Milner Gibson écrivit cette prédiction sur son carnet, et fit signer ce procès-verbal à tous les assistants.

« Je me hâte d'ajouter que je ne prends pas cette histoire sous mon bonnet; elle est à la *Gazette des Étrangers,* je la lui laisse. »

Malgré le doute exprimé par le chroniqueur, ce fait n'a, pour les spirites, rien de surprenant. Ils sont chaque jour témoins de faits analogues.

Le 14 avril, veille du jour où il devait succomber sous la main d'un assassin, M. Lincoln présidait un conseil de cabinet auquel assistait le général Grant. Le président lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Sherman. Le général répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'il attendait d'un moment à l'autre des dépêches annonçant la reddition de Johnston.

Vous aurez bientôt des nouvelles et des nouvelles importantes, dit le président.

— Qui vous le fait croire? demanda le général.

— Voici mes raisons, reprit M. Lincoln. J'ai fait un rêve la nuit dernière, et depuis le commencement de la guerre, j'ai fait invariablement le même rêve quelques jours avant chaque grave événement militaire.

Il cita Bull-Run, Antietam, Gettysburg, etc., ajoutant qu'avant chacun de ces événements il avait eu son rêve. Puis, se tournant vers le ministre de la marine, il lui dit :

— Cela vous regarde, monsieur Wells. Dans mon rêve, j'ai vu un navire voguant avec rapidité, et je suis sûr qu'il nous présage quelque grand événement national.

Dans la soirée du même jour, on recevait la nouvelle de la reddition de Johnston.

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.